

# Du STUDIO à L'ECRAN

## Entre le rythme et l'image

C'est l'écaille encore toute déchirée par les tourmentements variés de « Zouzou » que je trace ces lignes. Et il me fallait subir même une seule fois par semaines semblable déchaînement, je renoncerais pour jamais aux pompes et aux œuvres du cinéma! La qualité du son est bien mauvaise dans « Zouzou ». Cela proviendrait-il de la salle où le film fut présenté, car ce n'est pas la première fois que nous y constatons scabieuse fait? Si l'abatage chantant, riant, sautillant de Joséphine Baker, alias « Zouzou », semble réduire à néant les moyens expressifs de Jean Gabin, ils semblent par contre avoir augmenté les puissances labiales de Marcel Vallée. Ce n'est plus un acteur, c'est un homme déchaîné, un directeur de théâtre sur le point d'étrangler son commanditaire, le placide Palau. Les hurlements de Marcel Vallée trouveraient encore moyen, si on le plaçait, lui, au milieu d'une volière remplie d'aras, de dépasser en suraigu le glapissement de ces oiseaux! Il y a de quoi en contracter une pharyngite pour le restant de ses jours. Et « Zouzou », me dira-t-on, que devient « Zouzou » au milieu de tels hurlements? Oh! mon Dieu, n'allez pas croire qu'elle n'y tienne pas non plus sa partie, et d'une façon très honorable, mais ses beaux yeux tendres et vifs, ses dents étincelantes, sa plastique souple et comprise celle de ses index, et la manière dont elle chante dans une cage d'oiseau des lies avec une sûreté de rossignol de très nostalgiques romances — car ce sont là des romances malgré la catégorie en laquelle les inscrivent Vincent Scotto et Van Parys — mais tant de qualités diverses font de « Zouzou » une œuvre agréablement commerciale où ne manquent point, j'écrirais presque hélas, en des décors assez nouveaux, les scènes de music-hall, à défaut d'un scénario intéressant et serré. Ah! le réalisateur de « Lac-aux-Dames » s'est bien entompé dans les lointains de la poésie, maintenant, et encore j'aime mieux ne rien écrire de « Sans Famille » où font défaut la plupart des épisodes qui sont le charme du roman. Seul, l'épisode en or de Vitalis est du voyage et comme c'est Vanni Marcoux qui l'interprète et qui le chante, le public qui ira voir « Sans Famille » ne perdra tout de même pas son argent.

Pendant que j'y pense, je ne puis m'empêcher de revenir sur une question, déjà effleurée en d'antérieures chroniques, à propos de « Madame Bovary » ou de « Casanova ». Quand un compositeur s'est donné la peine d'écrire pour un film une partition, il faudrait qu'une audition de cette partition put être donnée seule devant un public de critiques musicaux et de connaisseurs, indépendamment de l'indifférence à peu près générale du public, même cultivé, pour la musique filmée, il est à peu près impossible au spectateur empoigné par les images de prêter une oreille attentive à des pages mélodiques ou d'orchestre entendues en outre pour la première fois. Ainsi, en exemple, je puis citer la partition écrite par M. Adolphe Borchard pour le film « Le Prince Jean ». Ce film est beau, M. Jean de Marguenat a fait passer dans son adaptation le frisson dramatique dont la pièce de Ch. Méré est si prodigieuse d'un bout à l'autre, ses interprètes, surtout Pierre-Richard Wilm qui mérite les plus grands éloges pour la conscience avec laquelle il sculpte houïeusement son personnage tout autant qu'il fouaille celui des autres, Jean Debucourt un peu mou sous son aspect mi romantique, mi pastél ancien, et Roger Karl qui joue avec amour tous les rôles qu'on condescend enfin depuis quelques mois

à lui confier, les transposés agissant donc le « au mieux du mieux en scène, mais près par l'émotion du drame et l'intensité de certains tableaux — il faut louer en passant la scène sous la lampe entre le neveu et l'oncle ou là, alors, la qualité du son est juste, égale, équilibrée, — mais trop occupé à goûter le plaisir violent issu de tant de réussites, je n'ai pas accordé à la partition de M. Adolphe Borchard mon habituelle attention. Néanmoins, le ton général m'en a paru assez hardi, assez crié même, suivant les conditions requises par la discrété des images...

En regard, et bien que l'action de « Itto » soit une longue suite de péripéties mortelles, combien ce film nous semble éloigné de toute passion sensuelle ou féroce! C'est qu'il y a en Jean Benoit-Lévy et chez Marie Epstein les élan de la pure bonté, de cette pitié qui leur fit réédifier un second chef-d'œuvre quand ils transposèrent à l'écran « La Maternité ». Alors, très simplement, sans triquer avec les défaites et les victoires d'une humanité quasi primitive, comme telle plus apte aux déchets de la maladie, sans farder non plus les dures réalités de la souffrance et du devoir, en s'enfonçant toujours plus avant dans la solitude de contrées hier dissidentes, à peine ralliées ce jour, réalisateurs, opérateurs, ingénieurs, artistes et bénévoles indigènes ont créé par « Itto » une œuvre toute frissonnante encore de pitié et d'intelligent amour.

En tête de l'interprétation, il faut nommer Simone Berliou pour son extériorisation si peu théâtrale, pour l'oubli qu'elle manifeste si volontairement de ses moyens habituels. Elle prend rang parmi les autres, presque aussi anonymement que Milou le pasteur et Hamou le guerrier. Sa froideur farouche est intérieure; point de gestes, peu de mots, à peine le murmure d'une berceuse. Hubert Préfier fut bien choisi, ni son allure, ni son visage, ni sa parole ne cabotinent, il s'efface devant son œuvre comme le veulent et son rôle physique et l'action de ce rôle. J'aime moins ici Simone Bourday: elle n'exprime pas toujours justement, et puis, Mademoiselle Bourday, il faut veiller sérieusement sur votre ligne! Au contraire, le petit rôle de Sylvette Fillacier devient un grand rôle parce qu'elle donne à son impureté la valeur d'une rédemption.

Un pareil voyage nous vaut comme bien l'on pense les plus rares visions. Rien pourtant n'est sacrifié au pittoresque et le pittoresque est partout... Scènes de campements, de marches, mais dans les douars non parmi les villes européennisées, extérieurs baignés de poésie comme la floraison des amandiers sur les hauts-plateaux, et de rudesse tels les villages fortifiés dans le roc même... Les œuvres éraniques inspirées de la terre marocaine, pour nombreuses qu'elles soient jusqu'à ce jour, sont loin de nous en restituer l'âme. « Itto », les « Quatre Gentlemen Maudits », « Baroud »

forment une trinité supérieure! Leur métrage un peu long qui pourrait peut-être indisposer certains spectateurs (si toutefois des critiques n'étaient pas pratiquées par la suite, on prétend même qu'elles le sont déjà) n'est que la marque de trop de richesses. Pourquoi nous en plaindre, surtout lorsqu'il s'agit d'un film comme « Itto », témoignage vivant et direct d'une humanité pleine de noblesse? Ajoutons enfin que la partition de M. Albert Wolf est colorée à souhait.

On connaît l'œuvre si remplie elle aussi de généreuse pitié qu'a écrite M. Henri Duvernois avec « Jeanne », « Jeanne » triomphe depuis quelques semaines dans une salle d'exclusivité, et c'est justice. Depuis la première image jusqu'à la dernière, le cœur du spectateur est happé par le cœur de Gaby Morlay et ne se déprend plus. Quelle admirable artiste! Jamais, je crois, nous ne connaissons autant que par ce personnage de femme amoureuse et touchée par l'immense désir d'une maternité qu'une résolution fatale a condamnée à l'insatisfaction éternelle, l'étendue du talent de Gaby Morlay — sans peut-être en son interprétation d'« Après l'Amour »... Elle pleure, sourit, se concentre, et alors quand elle se concentre, elle devient admirable, elle nous arrache des larmes. Toute une vie dans « Jeanne », depuis l'humilité et intelligente ouvrière jusqu'à la richissime commerçante rongée par le remords et qui meurt dans la croyance de « Jeanne » la morte-née, le doux fantôme de son illusion. A ce triomphe de la comédienne et à celui du metteur en scène, M. Georges Marret, qui nous restitue un demi-siècle sans se tromper dans les changements de décors et de costumes et qui s'employa à reconstituer sans exagération l'atmosphère d'une époque dont on commence enfin à connaître les mérites, à ces deux triomphes, nous pouvons joindre celui d'André Lugnet. Son piètre héros, il ne l'a point chargé, Egoïste, jouisseur, paresseux, du type qu'on nomme « Bon garçon », le plus dangereux de tous « raté » de la littérature par surcroît, on éprouve à son endroit une certaine sympathie née de la peur que nous avons ressentie en songeant qu'après tout il aurait très bien pu abandonner Madeleine, enceinte de ses œuvres... Il ne l'a point fait... Mais peut-être pour Madeleine, eût-il mieux valu une rupture qu'un avortement... Ne discutons pas là-dessus puisque sans l'avortement, « Jeanne » le doux fantôme ne serait pas créé. Réjouissons-nous plutôt de la sobriété expressive du dialogue et de ce qu'un tel film contient en lui d'artistique prohibé — sans compter la haute leçon d'amour que chaque mère future peut accepter de la bonté d'Henri Duvernois.

JACQUES FANEUSE.

Zouzou (Production Arts), — Le Prince Jean (Fox-Film), — Itto (Eden-Productions), — Jeanne (Films Gaby Morlay - Distributeurs Français).

## ECOLE DE PIANO

# LOUTA NOUNEBERG

Enseignement vérifié par l'analyse des Films au ralenti reproduisant le jeu des grands virtuoses et enregistrés exclusivement par Mme Nounenberg.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES

pour débutants, professeurs et virtuoses.

LES SEULES REPRÉSENTANTES DE LA MÉTHODE A PARIS SONT :

Mlle Suzanne GUÉBEL - Mme Maurice MARTENOT - Mlle Madeleine MARTENOT

Pour tous renseignements, s'adresser, 6, square Perronet, Neuilly-sur-Seine - Tél. Maillot 52-58